

Opinion

LA CHRONIQUE DE

Pascal Praud

Un certain état d'esprit



Face au ressentiment qui règne dans le débat public, notre chroniqueur rappelle que l'homme de la rue admire autant Bernard Arnault que les champions des JO

CNEWS/AUGUSTIN DÉTIENNE

La France est en panne. En panne d'à peu près tout et notamment d'inspiration. En panne de souffle. En panne de rêve. Un certain état d'esprit contamine le débat public. Il n'est pas porté par les Français eux-mêmes mais par ceux qui parlent en leur nom.

Ils sont journalistes, éditorialistes, intellectuels, artistes, commentateurs, universitaires. Ils façonnent un état d'esprit qui exclut l'honnêteté, l'humour, la bienveillance, toutes ces belles vertus, entre autres, que de vieux maîtres ont tenté jadis de nous enseigner et que nous avons plus ou moins essayé de garder dans nos vies.

Hélas ! Tout doit être déconstruit à l'aune du ressentiment.

Le ressentiment est une passion à la mode. Max Scheler, un philosophe allemand du début du XX^e siècle, avait noté que l'impuissance à obtenir ce que possède l'autre finit par transformer l'envie en jugement moral.

On ne dit plus : « Je voudrais ce qu'il a. »

On dit : « Ce qu'il a est suspect. »

Derrière la réussite, on cherche l'héritage. Derrière le talent, le privilège. Derrière le mécénat, la défiscalisation. Derrière l'ambition, la domination.

Bernard Arnault, un cas d'école

Le journal *Le Monde* a publié du 19 au 24 juillet une enquête en six épisodes sur Bernard Arnault et sur le groupe qu'il dirige, LVMH. Les titres de chaque chapitre en disent long sur le regard porté par les deux journalistes : « À la cour de l'homme le plus riche de France », « De Trump à Poutine », « Bernard Arnault, ce généreux mécène amoureux des arts et de la défiscalisation ».

Bernard Arnault est un cas d'école. Qu'il soit critiquable, personne ne le conteste. Sa fortune, son pouvoir, son influence, ses choix industriels, médiatiques peuvent être discutés. Mais ce qui frappe ici est autre chose : la difficulté à regarder une réussite autrement qu'à travers le soupçon.

Bernard Arnault a construit le premier groupe mondial du luxe. Il possède les marques les plus prestigieuses – Dior notamment. Il fait rayonner Paris, la France, son art de vivre. Il est un acteur majeur de l'économie mondiale. Son groupe emploie des milliers de personnes en France. Et que lit-on dans *Le Monde* à travers six portraits à charge ? Que son empire soulève des questions morales, que sa famille est divisée, que les collaborateurs de LVMH ne sont jamais en surpoids ou que les cravates Hermès sont confisquées aux visiteurs. Autant de fables qui ne reposent sur rien. Pourquoi la France contemporaine semble-t-elle avoir tant de mal à admirer ce qu'elle produit de grand ? Que nous est-il arrivé pour qu'une réussite *made in France* soit davantage un objet de ressentiment que de fierté ? Bernard Arnault a répondu au journal *Le Monde* sur X. Avec éclat et élégance. Il a dit « merci ».

Quand l'envie trouve une morale

Je ne pense pas que l'homme de la rue soit hostile à Bernard Arnault comme le sont les professionnels du soupçon qui dénigrent, qui dénoncent, qui déforment. Je crois plutôt que beaucoup de

Français voient en lui un bâtisseur, un conquérant, quelqu'un qui a fait quelque chose.

Il existe un biais de sélection du discours public. Les mécontents ont la parole. La haine anti-riche est alimentée par l'extrême gauche. Elle est parfois relayée pour des raisons électorales : « *Mon ennemi, c'est la finance* », déclara François Hollande durant la campagne présidentielle de 2012. Elle est un passage obligé à la Sorbonne ou à France Inter. Mais elle est moins forte qu'on ne l'imagine. Une majorité silencieuse ne pense pas que tous les patrons soient des exploiters, tous les riches des profiteurs, tous les propriétaires des rentiers. C'est pourtant le discours qu'on entend peu ou prou dans les médias. Les censeurs ne détestent pas seulement les riches. Ils supportent mal l'idée qu'un autre réussisse mieux qu'eux. Max Scheler avait vu juste : le ressentiment est l'envie qui a trouvé une morale.

Deux poids, deux mesures

Au nom d'un certain état d'esprit, le Puy du Fou est voué aux gémonies quand la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Paris 2024 est portée aux nues.

Au nom d'un certain état d'esprit, le contrat fictif de monsieur Bagayoko à la RATP est jugé moins durement que les costumes de François Fillon.

Un même état d'esprit inspire Bercy qui envisage une désindexation des retraites les plus élevées. Elles ne suivraient pas le cours de l'inflation. Mais alors quid du mérite, de l'année de départ ou des longues études ? L'égalitarisme est une démagogie. Il distille un poison lent dans le pays.

Un certain état d'esprit tend à minimiser, voire à exclure, sa propre responsabilité lors des vicissitudes qui accompagnent chaque existence. C'est la faute des autres ; jamais la sienne.

Ainsi raisonnent, parlent, agissent ceux qui fabriquent l'opinion – pensent-ils.

Le sport comme modèle

Un pilote de Canadair, Grégory Prats, a évoqué son épuisement face aux incendies qui ont touché la France fin juillet. « *J'étais en train d'écoper sur la Seine, de prendre de l'eau qui avait coûté deux milliards d'euros aux Français pour une dépollution, alors qu'avec deux milliards d'euros, on peut acheter quinze Canadair et assurer dix ans de maintenance.* » J'ai trouvé cette déclaration pleine de bon sens. Elle exprime un souhait : que la France soit gérée en bon père de famille. Un pays qui rencontre des difficultés financières choisit ses priorités. Quand un ménage est en rouge à la banque, il ne change pas de canapé ou ne refait pas la cuisine. Le sens des priorités échappe à nos gouvernants.

Le camp du Bien applaudit quand la Seine est dépolluée. C'est sûrement utile. Moins qu'acheter des Canadair.

Le sport de haut niveau échappe à la morale de l'époque. La sélection est admise. La compétition, la hiérarchie, l'exigence aussi. Quel dommage que les Jeux olympiques ne durent pas du 1^{er} janvier au 31 décembre.

Une société a besoin de figures qui inspirent. La France n'a rien à craindre de Bernard Arnault. Elle est en revanche menacée par l'idée que toute différence serait une injustice, toute réussite une faute.

Je préfère une société de l'émulation à une société du ressentiment. Le sens de l'effort, le goût du mérite, la hiérarchie des priorités sont autant d'impératifs à retrouver. Et peut-être aussi un peu de gratitude. Un pays qui ne sait plus admirer finit par ne plus savoir ce qu'il doit aimer. ●

L'égalitarisme distille un poison lent dans le pays